

Franck Petruzzelli

Le complexe d'Icare

Les Editions La Gauloise

Du même auteur :

Des coquelicots en décembre

Éditions La Gauloise – Octobre 2017

ISBN 979-10-95453-12-3

Adopte un chômeur

Éditions La Gauloise – Mai 2018

ISBN 979-10-95453-16-1

La théorie des cordes

Éditions La Gauloise – Février 2019

ISBN 979-10-95453-22-2

La porosité des labyrinthes

Éditions La Gauloise – Octobre 2019

ISBN 979-10-95453-40-6

Franck PETRUZZELLI

LE COMPLEXE D'ICARE

Roman

Les Éditions La Gauloise
Série La Gauloise Noire

Prologue

On aurait pu qualifier l'homme politique de jeune, d'ambitieux et de charismatique, mais aussi et surtout, à cette époque, de soucieux. Il se sentait tellement accablé de soucis que le soir, de temps à autre au début, systématiquement au bout de quelques mois, il faisait un tour en ville. Un peu à la manière de ces sultans de l'empire ottoman qui se déguisaient dans les contes orientaux pour pouvoir se promener impunément parmi leurs sujets et découvrir les opinions cachées de la population sur laquelle ils régnaient. Ces sultans inquiets éprouaient le besoin d'entendre la voix de leur peuple sans passer par le filtre de leurs trop nombreux courtisans. En manque de franchise, ils cherchaient par tous les moyens, en prenant tous les risques, à entendre de leurs propres oreilles ce que la plèbe des marchands, des prostituées, des vagabonds de la nuit et autres chauffeurs de taxi pensaient d'eux. Leurs palais possédaient des passages

secrets et ils s'exerçaient devant leurs miroirs, jusqu'à frôler la schizophrénie, à devenir quelqu'un d'autre, à devenir un pauvre.

Il n'en allait pas de même pour l'homme politique névrosé. Ce dernier ne revêtait aucun costume et ne se mêlait pas à la foule dans les bars et les rues du centre-ville lors de ses excursions. Il n'éprouvait absolument pas le désir d'entendre la voix des électeurs. Grâce aux sondages, il avait une idée précise, au jour le jour, des pensées et sentiments du peuple. Au contraire, il demandait à son chauffeur de passer le prendre après le dîner, plantait là sa femme et ses deux enfants, et montait dans la limousine aux vitres teintées. Il appréciait particulièrement ce véhicule luxueux, mis à sa disposition par la mairie, car il faisait preuve d'un silence surnaturel. Une fois à l'intérieur, à l'abri de sa carrosserie noire, il pouvait s'affaler dans la banquette arrière en cuir, qui lui chauffait les fesses tout en lui massant le dos. Il prenait parfois un verre de gin ou de vodka, les bouteilles reposant immanquablement sur un lit de glaçons dans le mini-bar. Il était séparé du chauffeur par une épaisse plaque en verre, opaque du côté conducteur. Ainsi, il se sentait même libre de lui adresser des grimaces, de diriger de temps en temps un doigt d'honneur dans son dos en visant l'ensemble des électeurs, ou même de lâcher un long pet sonore. Il s'en foutait, personne ne le voyait, personne ne l'entendait. Cependant, outre ces avantages indéniables, le plus formidable était le silence. Si le moteur de la limousine n'émettait quasiment aucun bruit, à peine un ronronnement en vérité, elle disposait du pouvoir magique de couper le volume du monde extérieur. Une fois dans l'habitacle, on ne percevait plus les nuisances habituelles de la circulation. Klaxons, insultes, crissement des freins, pétarades des deux-roues, cris des piétons et des goélands, sifflets, pétards, etc, le son

était annihilé. On ne lui parlait plus, on ne lui demandait plus rien, on ne l'invectivait plus, on ne lui ordonnait plus de trouver des solutions, on ne le traitait plus de voleur, de pourri, de corrompu, on ne lui disait plus qu'on l'aimait, qu'on le soutenait ou qu'on le détestait. Il se sentait en paix. Isolé en compagnie de ses soucis, il se sentait enfin, pour une fois dans le cours de ses journées interminables, en mesure de les affronter. Tout en sirotant de l'alcool glacé, il en dressait des listes par ordre de priorité. C'était bien évidemment un exercice mental. Les yeux mi-clos, il s'imaginait le nom de chaque problème affiché en lettres fluorescentes dans l'espace étroit de la limousine, suspendus au plafond par des fils presque invisibles. C'était un plateau de jeu pour lui. Ensuite, en bougeant à peine les doigts, comme un marionnettiste, il les rangeait par ordre décroissant d'importance. De temps en temps, il en isolait un, le rapprochait de ses yeux et le considérait comme un exercice mathématique. Il le développait, anticipait ses mouvements, comment il pourrait se compliquer ou se résoudre, à quel moment il devrait intervenir, et de quelle façon. Le plus souvent, s'adonner à ces élucubrations stratégiques l'amenait à sortir un autre nom de la liste, et à le traiter de la même façon. Il se rendait facilement compte que tous ses soucis étaient liés les uns aux autres, et que tous étaient liés à sa fonction et à son grade dans la hiérarchie administrative. Il comprenait alors qu'à mesure qu'il gravirait les échelons du pouvoir, la liste ne cesserait de s'allonger et de présenter des développements de plus en plus complexes et inextricables.

Il était parfaitement conscient qu'en renonçant à ses ambitions, il aurait été libéré. Il avait lu assez de philosophie pour pouvoir considérer son existence avec lucidité. Mais, au-delà de

l'argent qu'il commençait à amasser, des maîtresses qu'il commençait à collectionner, des nombreuses sympathies qu'il pouvait susciter, il était incapable de renoncer au pouvoir. Plus que tout, il désirait exercer le plus grand des pouvoirs possible sur ses semblables. Autrefois, sa psy lui avait dit que le nœud de son problème se trouvait dans les zones obscures de son enfance. Qu'il devait nourrir un complexe d'infériorité. Il était encore étudiant en journalisme en ce temps-là. Il avait entamé cette thérapie à cause d'un problème érectile récurrent, mais au bout d'un an, il s'était remis à bander normalement. Dans l'intervalle, il n'avait eu aucune envie de retourner dans les recoins obscurs de son enfance et d'y exhumer la figure dominatrice de son père. Les pys disaient toujours la même chose, de toute façon. Qu'on soit impuissant ou nymphomane, schizophrène ou psychopathe, c'était toujours à mettre sur le compte de l'enfance. Mais son problème n'était finalement pas l'impuissance, plutôt le contraire. Il sentait intuitivement qu'il était fait pour régner sur les autres, qu'il leur était supérieur. Pourquoi devait-on considérer que la certitude de pouvoir contrôler le destin des autres était une maladie ? Tous les politiciens étaient-ils de grands malades mentaux ? Lui se sentait naturellement investi de cette capacité. Il s'était construit une allégorie du monde, comme si tout pouvait se résumer à une prairie et à quelques animaux choisis pour illustrer son idée. En gros, il y avait une multitude de moutons, quelques chiens de berger, et des loups aux franges obscures de ce monde. Lui n'était pas un loup. Il était un chien de berger. Il aurait voulu clouer le bec de cette psy stupide, engoncée dans ses convictions freudiennes, mais il n'en avait pas eu l'occasion. Il s'était remis à bander et s'était marié dans la foulée, mettant ainsi un terme à sa thérapie. Plus tard, diplômé en

poche et père d'un premier enfant, il s'était enfin lancé dans la politique en profitant d'une énième crise économique qui avait permis l'émergence d'un nouveau parti.

C'est alors qu'il se rappela un passage de l'Iliade, qui l'avait marqué durant ses années de lycée. Ajax, chef de guerre parmi les plus doués de ceux qui faisaient le siège de Troie, se voit refuser de prendre la succession d'Achille, héros numéro un mais héros récemment tué au combat. Tout le monde lui préfère Ulysse, pourtant moins fort et moins classe. Les hommes, stupides comme des moutons, craignent qu'Ajax ne devienne un loup, et militent pour voir le rusé Ulysse prendre la place d'Achille. De son côté, Ulysse va négocier directement auprès des dieux son accession au poste de leader, se sachant menacé. Ajax voit rouge et s'en prend autant aux hommes qu'aux dieux. Il sait qu'il est le plus fort et qu'il mérite le job. Les dieux, sensibles aux voix des moutons, ensorcellent donc Ajax pour qu'il fasse n'importe quoi et se déshonore. Ce dernier se réveille dehors en pleine nuit, sans pouvoir se rappeler ce qu'il faisait tout nu dans les ténèbres. En ouvrant les yeux, il réalise qu'il est entouré d'ennemis. Sans prendre le temps de réfléchir à la situation, il cherche son épée, la trouve et massacre tout le monde comme le gros bourrin qu'il est au fond de lui. Quand le jour se lève, il est juché sur un tas sanguinolent de moutons éventrés. Dégoûté de s'être laissé berné par les dieux, il s'empale sur sa propre lame encore rouge des entrailles de ses victimes. C'est ainsi qu'Ulysse gagne les élections.

Ulysse aurait-il renoncé au pouvoir par amitié pour Ajax ? Non, car il sait pertinemment qu'avec Ajax, les Grecs ne gagneraient jamais la guerre contre les Troyens. Ulysse accepte

qu'on sacrifie le plus costaud des héros au nom de la victoire, car lui seul a les moyens de tromper leurs ennemis et d'en finir avec cette trop longue histoire. Homère donne raison à Ulysse. L'Histoire lui donne raison. Ce souvenir devait ensuite guider la carrière de l'homme politique, et ce, de nombreuses manières dont certaines insoupçonnables. Comme Ulysse, il était persuadé d'être le seul à pouvoir sauver la ville.

La limousine avançait à une vitesse raisonnable le long des avenues, en suivant les rails du tramway. Il contemplait les passants sous le halo des réverbères et des néons publicitaires. Il reconnaissait à leurs traits placides et bornés qu'ils étaient ses moutons. Et il se savait chien de berger car il n'éprouvait pas l'envie de les dévorer. Quand on n'est pas un loup, se disait-il, on n'est pas un monstre, et donc on n'a pas besoin de psy. Il voulait simplement les guider, les protéger de ces ennemis qui attendaient de les assiéger, de les piller et de tous les massacrer. Encore une fois lui revenait en mémoire une métaphore issue des récits d'Homère. En réalité, chaque ville était une copie de Troie. Sa mission au sein du conseil municipal consistait à protéger cette fragile cité convoitée par les pirates. Il y avait toujours des pirates dans ce monde, des nomades, originaires de royaumes différents mais similaires par leur pauvreté, qui se liguèrent entre eux dans le but de débarquer avec tous leurs bateaux sur les rivages troyens et de s'y emparer des richesses qui ne leur appartenaient pas. Quand la voiture empruntait la longue promenade du bord de mer, des kilomètres de béton et de goudron hérissés de palmiers, il lui semblait pouvoir distinguer sur la courbe noire de l'horizon les voiles de ces bateaux. Dans les ténèbres, protégés par la crête des vagues, étaient tapis les

navires, disparates, en mauvais état, assemblés pour une seule traversée, un aller sans retour. Ils attendaient leur heure, et leurs passerelles étaient pleines à craquer de loups affamés. Ulysse avait inventé un cheval pour pouvoir entrer dans la ville et la conquérir facilement. Lui devait inventer un autre stratagème pour empêcher les hordes barbares qui allaient déferler d'entrer dans la ville. Il devait inventer une sorte de cheval de Troie inversé.

Ce n'était bien sûr qu'une métaphore qui se balançait au bout d'une corde brillante au plafond de la limousine et qui oscillait entre les nombreux noms de la liste. Une liste qui finissait par se dérouler jusque sur ses épaules, et chaque lettre de chaque nom de la liste pesait autant qu'un pachyderme. Parfois, boire un verre dans le silence artificiel de l'engin ne lui suffisait plus. Il se sentait suffoquer, comme s'il était brutalement ramené à la réalité. Comme quand il était petit et qu'on l'enfermait dans sa chambre pour le punir. L'homme politique se rappelait rarement son enfance, que n'importe quelle assistante sociale aurait qualifié d'horrible. Il avait donc de bonnes raisons de ne pas vouloir se rappeler de ses premières années, avant son départ pour l'université, qui lui avait permis de couper tous les ponts entre lui et ses parents. Mais peut-être éprouvait-il secrètement la nostalgie des jeux auxquels, constamment puni, enfermé et battu, il n'avait jamais participé ? Il demandait alors à son chauffeur de le conduire dans les collines qui surplombaient la ville. Ils prenaient d'abord un boulevard rectiligne bordé de très hauts immeubles, avant de se faufiler dans les ruelles qui serpentaient autour des ruines antiques, jusqu'à parvenir à un monastère abandonné. Là, il y avait des jardins appréciés par les familles

pendant la journée, et presque déserts la nuit. Il avait fait partie du groupe qui avait décidé l'installation de caméras de surveillance, convainquant ainsi les toxicomanes et leurs dealers d'éviter les lieux. Cependant, il fallait continuer au-delà des jardins pour parvenir à un petit enclos dissimulé par une haie de cyprès. De l'autre côté, il y avait une école. La nuit, les enfants étaient chez eux, ils dormaient déjà. La voiture se garait devant l'entrée et l'homme politique en sortait. Il passait devant les grilles de l'école et poussait le petit portail du jardin d'enfants. Il y avait là un unique réverbère, à la lumière blanche et froide, qui redoublait celle de la lune. Il se choisissait alors un banc et observait longtemps les toboggans et autres jeux colorés qui constituaient un parcours labyrinthique jusqu'à une terrasse d'où on pouvait voir la mer. Depuis ce panorama, le regard glissait sur l'échancrure des lumières de la ville avant de se perdre sur une large étendue de noirceur bleutée. C'était la mer, qui traçait une frontière incertaine entre Troie et les pillards. L'homme politique sortait alors de sa veste un paquet de cigarettes et en fumait deux ou trois. Parfois il les fumait debout devant la nuit immense et menaçante, et parfois il les fumait assis sur un banc, perdu dans ses pensées. Quand il était seul, il caressait les jeux sans oser les essayer, particulièrement les balançoires qui grinçaient avec douceur dans le silence. De toute façon, il était trop grand à présent. Quand la nuit était claire, on croisait parfois du monde dans le jardin d'enfants. La plupart du temps, c'était des solitaires qui venaient promener leur chien. Au début, l'homme politique s'était méfié de ces promeneurs furtifs. Pourtant les mesures de sécurité prises par les pouvoirs publics avaient confiné les délinquants dans leurs banlieues. Toutes les trente minutes, une patrouille de la police municipale s'arrêtait devant le jardin. Il

avait cessé de craindre les loups solitaires qui auraient déjà réussi à s'infiltrer dans la ville. S'il y en avait, ils erraient dans les ghettos et les bidonvilles à la périphérie de la cité. Ils ne montaient pas jusqu'ici. De plus, il se savait protégé par les chiens qu'il avait lui-même entraînés. Il pouvait finalement venir fumer en toute quiétude, parfois grisé par les verres qu'il avait bus en réfléchissant au destin d'Ajax et aux ruses d'Ulysse. Il n'y avait rien à craindre. Il aimait voir la cendre se consumer et être emportée par le vent, il aimait l'aspect intime du bout de la cigarette, rougeoyant comme une braise au fond de la cheminée. Il aimait sentir le filtre coincé entre son index et son majeur. Il aimait quand un nuage blanc tachait soudain le ciel, quand on pouvait voir les étoiles et quand le printemps déjà mûr soufflait ses premières haleines tièdes sur les hauteurs de la ville. L'été, il ne venait plus, car l'endroit était bien trop fréquenté, jusqu'à une heure tardive. Quand il venait ici, il faisait donc toujours plus ou moins froid, sauf au début du mois de juin, comme cette nuit-là. Il n'était pas encore minuit. Il souriait car il venait d'apercevoir son chauffeur entre les cyprès. Ce dernier avait quitté son poste pour se dégourdir les jambes et se grattait les fesses en fumant lui aussi une cigarette. Il faisait les cent pas sur le trottoir. Il devait maudire son patron. L'homme politique traînait, comme souvent. N'avait-il pas envie de rentrer chez lui, de retrouver la chaleur de son lit et des bras de sa femme, l'affection de ses enfants, se demandait-il, dépité ? « Non, mon cher petit employé, » souriait l'homme politique, lui répondant dans le secret de son esprit. « Non, je n'en ai aucune envie, » répétait-il en souriant. « Les chiens dirigent les moutons mais ne doivent pas dormir avec. »

Chaque fois qu'il regardait en direction de la mer, il lui semblait voir distinctement les voiles blanches comme des

nuages d'une flotte d'envahisseurs. Il devait veiller, quitte à rester seul et à se priver de tout repos. Tel était son destin. Ou sa fatalité. Les loups, faméliques, décharnés, ruinés, traversaient en ce moment même les déserts les plus improbables et affrontaient les plus terribles des tempêtes marines pour se repaître de la graisse des moutons. Il en frissonnait. Ses épaules étaient voûtées, comme ces porteurs d'eaux brisés par la perche qui reposait lourdement sur leur nuque. Il y avait des litres d'eau invisible qui pliaient son échine. Des litres d'eau, dans deux gros seaux, chacun à une extrémité de la perche. Mais ce n'était pas une eau potable qui remplissait ces seaux. C'était du sang et des larmes, le sang à verser et les pleurs à venir des moutons bientôt massacrés. Il jeta le mégot de sa cigarette sur le revêtement moelleux supposé protéger les enfants des chutes, et l'écrasa sous la pointe de sa chaussure droite.

C'est en relevant la tête, enfin prêt à rentrer chez lui après cette sinistre mais salutaire méditation, qu'il les aperçut. Un couple tout à fait banal avec un chien encore plus cliché. Ils avaient choisi un banc en retrait, vissé au sol sous un olivier tordu. L'homme était assis. Il portait un survêtement de sport. La femme tenait le chien, un bouledogue ridicule et baveux, au bout d'une laisse. Elle était debout à côté de lui et portait un cycliste qui moulait ses longues jambes musclées. Son opulente chevelure rousse était retenue sur le sommet de son crâne par un chignon. Ses joues étaient encore légèrement rougies par l'effort. L'homme politique pensa à sa femme, qui elle aussi s'entretenait et voyait un coach sportif trois fois par semaine. Probablement couchait-elle avec. Il la voyait de toute façon rarement, mais la vie de famille n'avait jamais été son fort. Ça ne lui manquait pas. Son mariage rassurait la majorité de son électorat, et il l'avait

contracté dans ce seul but. Ses enfants allaient dans une école publique, et les moutons adoraient ça. D'ailleurs, il ne voyait rien d'autre que deux agneaux supplémentaires quand il croisait sa propre progéniture affalée devant la télévision le soir. Il devait les protéger comme il protégeait les autres membres du troupeau. Et son troupeau était vaste. Ce couple aussi en faisait partie. Il s'assura qu'ils se sentaient en sécurité puis se leva. Il lissa le pli de ses pantalons et rajusta sa veste. Un instant il pensa les saluer avant de se raviser. Après tout, il n'était pas en campagne et rien n'indiquait qu'ils l'aient reconnu. Soudain il se figea. Quelque chose venait de l'interpeler, au plus profond de son être. Cet homme et cette femme, qui s'accordaient une pause après leur jogging vespéral, n'auraient-ils pas dû être en train de se tenir par la main devant la vue spectaculaire du jardin ? Ou d'échanger leurs impressions sur leur état de forme mutuel ? Ou de se parler, de s'embrasser, de discuter du dîner ou du programme du prochain week-end ? Or, chacun regardait par terre, sans ouvrir la bouche. Dans l'ombre, l'homme politique distinguait pourtant clairement leurs visages. Ils étaient auréolés d'une lueur bleue, qui dessinait un masque fantomatique se superposant à leurs traits. Il se rendit compte qu'ils ne regardaient pas par terre, mais qu'ils regardaient leurs mains. Ces mains tenaient un téléphone, chacun le sien, un de ces nouveaux téléphones munis d'un écran, sur lesquels on pouvait consulter Internet. Un téléphone connecté. Ils semblaient hypnotisés. Seul le petit chien paraissait normal. Il les considérait avec la patience et la maturité d'un adulte devant des enfants plantés devant la vitrine d'un glacier ou d'un magasin de jouets.

C'est à ce moment précis que l'homme politique réordonna les priorités de sa liste et réévalua les équilibres du pouvoir. Il sut

avec précision ce qu'il lui restait à accomplir et comment il devait s'y prendre. C'est ce soir-là qu'il esquaissa les premiers contours de son cheval de Troie. Un stratagème qui lui permettrait, non pas de faire entrer les assassins dans la ville, mais de les en faire sortir.

Après tout, dans cet endroit dégueulasse, quelqu'un pouvait très bien avoir besoin d'aide.

L'amnésique ouvrit péniblement les yeux, bailla, se frotta les paupières avec la tranche de sa main, et cligna plusieurs fois des yeux dans la lumière trop blanche des néons. Numéro 256, affichait crânement l'immense écran digital, en lettres rouges sur fond noir. 256, merde, se dit l'amnésique qui avait encore sommeil. J'aimerais bien un café, ajouta-t-il pour lui-même, voyant un type revenir d'une salle remplie de machines, un petit gobelet en carton à la main, dont les volutes dégageaient une délicieuse odeur de caféine. Ses mains fouillèrent alors le fond de ses poches, qu'il trouva vides, et même pire, trouées. Il se gratta les cuisses et se tortilla sur sa chaise en plastique. Enfin il s'étira et se leva en faisant craquer ses articulations. Avec un peu de chance, il serait reçu aujourd'hui. Le ticket rose qu'il tenait précieusement en main indiquait le nombre 278. Il se dirigea vers les toilettes en enjambant des corps endormis, allongés à même le sol ou occupant des chaises usées par les attentes infinies qu'avait dû connaître le Service Identité. Il poussa la porte et pataugea dans la flaque grise qui recouvrait le carrelage. Il ouvrit

un robinet parmi les dizaines alignés sous le grand miroir moucheté de saleté, se lava le visage à l'eau froide et chercha sans succès du savon dans les distributeurs. Ensuite, il alla pisser en évitant les déjections qui maculaient le sol de la cabine. Il n'osa pas actionner la chasse d'eau, de peur d'attraper une maladie incurable en touchant le bouton autrefois chromé, désormais de couleur brune. Il se rinça à nouveau les mains, et entendit alors des bruits étranges provenant d'une autre cabine. Il hésita un long moment, effrayé à l'idée de se mêler de ce qui ne le regardait pas. Mais après avoir réalisé qu'on devait sangloter quelque part, il décida d'aller se rendre compte par lui-même de la situation. Après tout, dans cet endroit dégueulasse, quelqu'un pouvait très bien avoir besoin d'aide. Il écouta aux portes et identifia facilement la source des gémissements. C'était une porte truffée d'échardes et entrouverte. Il n'eut donc pas besoin de la pousser pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Par terre, du papier hygiénique détrempe enroulé autour des chevilles, un homme pleurait en enlaçant la cuvette. Sa tête ébouriffée reposait sur le rebord, les yeux fermés dégoulinant de larmes. L'homme semblait épuisé. Sa poitrine se soulevait à intervalles rapides, comme si quelque chose cherchait à s'en échapper.

« Hé, ça va ? » demanda bêtement l'amnésique, trop écœuré par la saleté de la cabine pour entrer.

L'homme recroquevillé ne réagit même pas. Il continuait à sangloter sans lever les yeux.

« Ça va ? » répéta-t-il. « Monsieur ? Vous vous sentez bien ? » Mais il avait beau l'interpeler, l'autre ne semblait pas l'entendre. Finalement, il décida de reculer prudemment.

Sans pouvoir déterminer s'il s'était montré lâche ou courageux, il regagna la salle d'attente. Il y avait là une bonne centaine de personnes et ça commençait à sentir le renfermé. Il chercha à se placer sous une ventilation, mais la climatisation était en panne. Il évita donc un groupe d'hommes en sueur massés devant le distributeur de tickets, pour finir debout contre le mur, le plus loin possible des autres. Il essayait de respirer par la bouche, en comptant les numéros. La vitesse de défilement était facile à estimer. Il ne restait plus que 16 numéros avant que le sien ne s'affiche sur l'écran. Toutes les dix minutes en moyenne, le cadran passait au numéro suivant. Donc, d'ici moins de trois heures, ce serait enfin son tour, après cinq jours d'attente, autant qu'il s'en souvenait. Il avait toujours du mal avec sa mémoire. Pour l'instant, il se souvenait surtout qu'il avait presque tout oublié. Toutefois, ce devait être un progrès, puisqu'il savait des choses, à présent. Par exemple, il savait qu'il dormait derrière des murs épais dans une sorte de camp surpeuplé. En outre, tous ces gens qui dormaient et mangeaient avec lui parlaient des langues incompréhensibles, et l'un d'eux lui avait même volé ses cigarettes. Lorsqu'il s'était plaint à un type en uniforme qui semblait représenter la loi, on l'avait mis deux jours en isolement avec une minuscule bouteille d'eau et un sandwich sous cellophane. Ensuite, on lui avait posé des questions auxquelles il avait été incapable de répondre. Cependant, il parlait la même langue que les soldats, et on l'avait finalement autorisé à accéder au Centre Administratif. Lui-même était persuadé que si tout ça n'était pas un cauchemar, ce devait être au minimum un malentendu, peut-être un complot. Il ne se rappelait ni son nom, ni son lieu de naissance, ni les membres de sa famille ou qui étaient ses amis. Il n'avait pas non plus

seulement oublié quel emploi il occupait auparavant, mais aussi tout de son passé. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était en Ville et qu'il avait oublié. Et ça, il le savait depuis exactement huit jours.

Ah, une dernière chose ! Il se rappelait tout de même faire partie de la catégorie des fumeurs, et il commençait sérieusement à être en manque. Dans la mesure où il avait encore du temps devant lui, il décida de se mettre en quête d'un fumeur généreux. Il quitta donc son mur et se dirigea vers une des sorties. Un policier en faction l'obligea à montrer son ticket n°278 et lui remit une autorisation provisoire de sortie. « Vous comprenez ce que je dis ? » lui demanda-t-il.

« Euh... Bien sûr, » répondit-il, hésitant. Est-ce qu'on le prenait pour un débile ? Il n'eut pas le courage d'en faire la remarque au fonctionnaire.

« Très bien, alors si vous sortez et que vous ratez le passage de votre numéro, il faudra prendre un nouveau ticket. Allez-y maintenant ! » lui ordonna-t-il.

L'amnésique se hâta vers la sortie et se retrouva à l'extérieur. Là, il y avait un espace avec un gros cendrier en métal et des bancs écaillés. Autour, tournant en rond ou bien terriblement immobiles, des hommes fumaient. Des hommes uniquement. Ils avaient l'air sale et fatigué. Il remonta le col de sa chemise pour protéger son cou du courant d'air glacé et leur demanda une cigarette. Un grand type au crâne rasé et aux yeux gris comme du béton lui en tendit une sans rien dire. Quand il la mit entre ses lèvres, le même homme lui frotta une allumette. L'amnésique le remercia d'un hochement de tête, adoptant la même attitude silencieuse et froide. L'ambiance n'incitait guère à la camaraderie. Autour d'eux, les façades des bâtiments, d'un gris

uniforme et aux fenêtres opaques, se dressaient jusqu'aux nuages. Les toits se perdaient dans le ciel ou bien il n'y avait pas de toit. À les voir comme ça, les sections du Centre Administratif semblaient des piliers construits pour soutenir la voûte céleste. Entre eux, des allées cimentées permettaient à tout un tas de gens de se rendre d'un service à un autre. Nulle part de la verdure, sinon quelques mauvaises herbes, grisâtres, qui poussaient entre les fissures du béton. Le ciel était un voile sombre et froid, qui lui donnait envie de courber l'échine. Il fuma cependant avec plaisir, sans cesser de penser à l'avertissement du policier. Une fois le mégot éteint, il l'écrasa inutilement dans le cendrier et se hâta de retourner dans la salle d'attente.

Abandonnés le long des quais depuis des années.

Achille avait passé une bonne partie de la matinée à fureter dans les méandres du Centre Administratif, avant de laisser tomber et de prendre la direction du port. En chemin, il avait repéré un hélicoptère qui semblait le suivre. Bien sûr, il ne pouvait être certain d'être placé sous surveillance. Il était même plus probable de penser que les pouvoirs municipaux ignoraient complètement son existence, mais il ne considérait pas la paranoïa comme un défaut, au contraire. Dès le moment où il avait choisi de sortir enfin de son refuge, il avait décidé qu'il vaudrait mieux se montrer excessivement prudent plutôt que téméraire. Il ne cherchait pas à être connu ou reconnu. Il aurait souhaité être invisible. Il était donc monté dans un tram, puis un bus, encore un tram, avant de traverser à pied la vieille ville jusqu'au port. Achille savait très bien comment éviter les éventuelles filatures en empruntant les transports en commun de façon aléatoire mais sans jamais perdre ses repères. C'était comme s'il avait dans la tête une carte de la ville. Il ne se perdait jamais. Il pouvait aussi se fondre dans n'importe quelle foule avec l'habileté d'un caméléon. Il s'y camouflait, à la recherche

d'un immeuble dans lequel il pourrait pénétrer. Une fois à l'abri, il se déguisait soigneusement avant de reprendre son itinéraire. Dans la peau d'une mère de famille ou d'un agent de la compagnie d'électricité, il évitait d'éveiller les soupçons de la police et pouvait tranquillement se glisser dans les ruelles délabrées de la vieille ville. Vieille ville. On désignait ainsi un minuscule périmètre de petits immeubles en ruines et de boutiques à touristes, fermées depuis que la Ville s'était repliée sur elle-même et qu'elle n'accueillait plus d'étrangers. Les bars et restaurants qui étaient restés ouverts n'attiraient plus grand-monde, la majorité des habitants préférant les immenses espaces commerciaux du centre. C'était un *no man's land*, ou plutôt l'appendice urbain dans lequel s'entassaient les marginaux de toute espèce, les prostituées, les étudiants aventureux en quête de sensations fortes et les vieux qui rêvaient leur passé en plein jour. Le long de sa frange méridionale, ce quartier déshérité s'ouvrait sur le port et ses brumes bleues. À l'orée des façades rougeâtres, on découvrait la gueule des derniers grands cargos, abandonnés le long des docks depuis des années, interdits de navigation par les pouvoirs municipaux.

Achille descendit vers les quais déserts. Autrefois des bateaux de toutes tailles s'y massaient devant les terrasses bondées des restaurants et des cafés. Il y avait des pointus, se rappela-t-il, des petits chalutiers de pêche, mais aussi des yachts et des ferries. Désormais, il ne restait guère qu'une poignée d'épaves qui pourrissaient le long des digues maculées de rouille, et au-dessus des devantures brisées et sombres. Des débris, quelques vieilles chaises ou tables encombraient encore les trottoirs. Même les goélands ne faisaient plus les poubelles. Il n'y avait presque plus

rien sur les quais. De loin en loin il croisa un marin désœuvré ou un clochard, mais il lui était impossible de déterminer qui de ces vieux corps sales était l'un ou l'autre. En chemin, enjambant des cordages lovés sur eux-mêmes comme des serpents endormis, des poubelles abandonnées et autres détritiques, il repensa aux caméras. Il les avait longtemps cherchées sans jamais pouvoir les localiser. Pendant des semaines, il s'était dit que le Centre Administratif devait les dissimuler dans ses armatures de béton, voire même dans les sempiternelles nappes de brouillard qui couronnaient ses toits. Pendant des semaines, il les avait traquées sans répit et sans succès. Il avait même songé à abandonner quand ce matin, il en avait enfin repéré une. Il n'aurait su dire s'il se sentait soulagé ou contrarié. Normalement, les caméras étaient invisibles. C'était la condition indispensable du projet, au contraire de la vidéosurveillance qui se devait d'être facilement repérable. Les installateurs auraient-ils fait preuve de négligence, et cette erreur pouvait-elle se révéler exploitable ?

Il médita longtemps ainsi, au milieu de cette crique artificielle de béton en lambeaux, devant les eaux de rouille et d'huile. Elles miroitaient à ses pieds, reflétaient parfois le soleil blanc qui fixait le ciel gris comme une horloge arrêtée. Il oublia le passage du temps. Son regard errait sur le paysage, des grues démantelées aux digues de béton qui affleuraient à l'horizon. On avait fermé le port, en disposant ces énormes blocs à l'entrée. On avait fermé la Ville, de toutes parts, depuis les montagnes qui l'encerclaient jusqu'à la mer. C'était arrivé de nombreuses années auparavant, quand il était encore jeune. Depuis, il lui arrivait de se sentir dans sa Ville comme en prison. Personne n'y venait, personne n'en sortait. Sur ces eaux stériles, sur lesquelles nul ne voyageait, flottaient des déchets, se posaient des charognards blancs et ailés,

erraient des débris. Il pouvait facilement imaginer que plus loin, là où son regard ne portait pas, sur la ligne vaporeuse et grise du bout de la mer, passaient des navires. Certains, presque aussi vieux que le monde, transportaient des centaines de personnes, entassées les unes sur les autres et s'abreuvant à de rares bouteilles en plastique. Désespérés, à la recherche d'un littoral où accoster, d'un endroit pour vivre. Il savait que de tels endroits s'étaient faits rares avec les années. C'était déjà le cas avant qu'on ne ferme la Ville. Aujourd'hui, ces hommes et ces femmes cherchaient un endroit pour débarquer, qui ne serait pas un jour inondé par un tsunami, dévasté par une tempête, transformé en désert de pierre et de roche, balayé par un virus. Un endroit où il y aurait de la nourriture et du travail, des écoles et des hôpitaux. Achille se sentit soudain nostalgique. Mais le monde auquel il pensait, avait-il jamais existé ? N'était-il pas plutôt nostalgique d'un monde à venir, incertain ? Là-bas, croisant dans les nappes de brouillard qui irisaient le grand large, il savait qu'il y avait des gardiens, une caste spéciale. Des hommes qui savaient encore naviguer, qui possédaient des bateaux en état de marche, et des armes mortelles, qui n'hésitaient pas à s'en servir. Des garde-côtes dont l'existence secrète était généreusement rémunérée par la Mairie, dont la mission consistait à ne laisser passer personne. Tout comme les caméras, il avait cherché des preuves de leur existence, sans pouvoir encore les trouver. Il lui faudrait de puissantes jumelles, se renseigner sur leurs horaires, sur leur port d'attache, sur les écoles où ils se formaient.

Pensif, Achille s'assit et fuma. Elle était venue de là-bas, et à présent il ignorait où elle se trouvait. En pensant à elle, il se sentit triste et plein d'espoir. Il l'imagina recroquevillée dans un de ces bateaux à la coque rouillée, un de ces bateaux dont on ne doutait

pas que c'était la dernière traversée, dont on pourrait parier sans risque sur le naufrage. Il ne savait pas qui elle était. Il l'avait simplement croisée, en traînant autour du Centre Administratif. Il avait accroché son regard sombre, avait deviné ses origines, sa destination. Il savait très bien ce qui se passait dans le Centre Administratif. Il était temps d'y mettre un terme, se dit-il, bien qu'il ignorât encore comment s'y prendre. Il était temps de tout arrêter, de revenir en arrière, de changer, de retrouver cette femme, de lui parler, de l'aider. Il serra les poings. Le soleil avait déjà traversé une bonne partie du ciel, conduit par un attelage indifférent. Le ciel était toujours du même ton uniforme, grisâtre et lumineux. Il guetta encore la courbe noire au loin, avec l'envie d'y apercevoir une voile. Au même endroit, l'an dernier, l'ancien maire s'était suicidé. Personne ne savait ce qu'il faisait, tout seul, dans ce coin isolé, dans cet endroit où aucune personne normale ne s'attardait. Des témoins l'avaient vu, sans le reconnaître, car ils ne pouvaient imaginer en se hâtant devant les ruines que cette silhouette solitaire était leur Maire. Le vieil homme était demeuré là, immobile, debout, une bonne partie de la journée, à scruter l'horizon. On racontait qu'il avait à un moment aperçu une voile, et qu'il s'était jeté dans les eaux polluées en contrebas. Il s'y était débattu un court instant, englouti dans la mélasse, et avait sombré. Achille considéra ces mêmes eaux. Il n'avait aucune envie de s'y jeter. En réalité, il avait envie de boire.

Il jeta sa cigarette dans l'eau noire du port et se releva. Il marcha encore, le long du quai, et arriva à destination devant un bar meridique. Il y bien longtemps, le bar maintenant sans nom était un pub d'influence britannique prisé par les touristes et les jeunes. On y donnait des concerts, on y buvait et on y mangeait

du matin au matin suivant. L'endroit faisait partie des lieux branchés de la ville. Maintenant, on avait du mal à y trouver une chaise à laquelle il ne manque pas un pied ou bien une table qui ne soit pas bancale. On y parlait de foule quand plus de cinq personnes s'y soulaient en même temps. On n'y croisait jamais une femme. L'endroit, bien qu'isolé, n'était pourtant pas dangereux. Achille y entra, attendit un moment que ses yeux s'habituent à la pénombre enfumée, et accrocha sa veste à la patère près de l'entrée. Il desserra sa cravate et ouvrit le col de sa chemise. On l'aurait aisément confondu avec un banquier récemment au chômage. Il se dirigea vers le comptoir où le patron le salua d'un signe du menton. Il se percha sur un tabouret qui vacilla et posa ses coudes sur la planche en formica collante. Il fit une œillade en direction de la pompe à bière aux chromes noircis et se vit glisser un grand verre douteux dégoulinant de bière devant lui.

« Merci, » dit-il en baissant les yeux sur la mousse dans laquelle il plonge ses lèvres.

Le patron ne prit pas la peine de répondre et se tourna vers l'écran de télévision derrière lui. Il suivait avidement un programme dont les images tressautantes compensaient l'absence de dialogue. C'était un homme massif et chauve. Son visage tanné accusait une bonne cinquantaine d'années. Il était vêtu d'un jean troué et d'un t-shirt blanc dégueulasse. On y distinguait encore une tache de sauce tomate. Après avoir lampé une bonne partie de sa bière, Achille fit du regard le tour de la salle. Dans un coin dormait, assis sur un banc et tête lourdement posée dans l'écrin de ses bras nus, un homme à l'épaisse chevelure. Achille et le patron échangèrent un regard complice.

« Tu l'as revue ? » lui demanda le patron à voix basse.

« Non, » répondit-il, « mais j'ai repéré une caméra... »

Le patron poussa un soupir en jetant un coup d'œil vers le dormeur. Il hocha la tête, s'assurant de l'immobilité de l'ivrogne, et croisa le regard d'Achille.

« Tu as l'air fatigué, » remarqua-t-il, « tu devrais prendre l'arrière-boutique pour quelques heures... »

« Oui, tu as raison, ça me fera du bien, » approuva Achille. Il vida sa bière et descendit du tabouret en se retenant d'une main au comptoir, pour conserver son équilibre.

« J'ai laissé une bouteille de whisky à côté du matelas. N'hésite pas, » lui confia le patron.

Son ami lui adressa un sourire sans âme.

« Et au fait, Achille, il est drôlement réussi ton déguisement aujourd'hui... Avec cette cravate, les chaussures vernies, le costume, tu ressemblerais presque à quelqu'un qu'on voit souvent à la télévision... en moins bien quand même ! »

« Ne vaut-il pas mieux être la mauvaise copie d'une célébrité, plutôt que d'être un anonyme sans passé, sans mémoire et sans rêves... » lui répondit Achille, las.

« Si on n'a pas de passé, » affirma le patron, « on n'a ni rêves ni avenir... Mais moi je préfère rester anonyme plutôt que d'être une imitation. »

« Dès que j'aurai refermé la porte de ton arrière-salle, je redeviendrai moi-même, rassure-toi, » lui dit-il, en clignant de l'œil.

A suivre...